



**Anabases**

Traditions et réceptions de l'Antiquité

**4 | 2006**

**Varia**

---

**H. INGLEBERT (dir.), P. GROS et G. SAURON coll., *Histoire de la civilisation romaine***

**Jean-Marie Pailler**

---



**Édition électronique**

URL : <http://journals.openedition.org/anabases/2856>

DOI : [10.4000/anabases.2856](https://doi.org/10.4000/anabases.2856)

ISSN : 2256-9421

**Éditeur**

E.R.A.S.M.E.

**Édition imprimée**

Date de publication : 1 octobre 2006

Pagination : 311-313

ISSN : 1774-4296

**Référence électronique**

Jean-Marie Pailler, « H. INGLEBERT (dir.), P. GROS et G. SAURON coll., *Histoire de la civilisation romaine* », *Anabases* [En ligne], 4 | 2006, mis en ligne le 01 mai 2012, consulté le 22 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/anabases/2856> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/anabases.2856>

---

Ce document a été généré automatiquement le 22 septembre 2020.

© Anabases

---

# H. INGLEBERT (dir.), P. GROS et G. SAURON coll., *Histoire de la civilisation romaine*

Jean-Marie Pailier

---

## RÉFÉRENCE

H. INGLEBERT (dir.), P. GROS et G. SAURON coll., *Histoire de la civilisation romaine*, Paris, PUF, Nouvelle Clio, 2005, 512 p., ill.  
48 euros / ISBN 2130506593.

- 1 Le puzzle romain « Nouvelle Clio » s'enrichit d'une nouvelle pièce, difficile à restituer à sa place exacte, tant l'ensemble s'est organisé de manière progressive et empirique. Du milieu du IV<sup>e</sup> s. av. J.-C. au début du VI<sup>e</sup> s. ap. J.-C., l'étude porte sur « la civilisation », à la fois au sens général et selon l'acception antique, romaine, reflétant un *work in progress*, celui de la *civitas*. Comment le monde est-il devenu romain, et quel sens cela avait-il pour ceux, si divers, qui furent partie prenante de cette longue aventure ? Finalement, qu'appelle-t-on « romain », et pourquoi ?
- 2 Cette lecture de « second degré » suppose une préparation. Les remarques initiales sur la « périodisation » ne suffiront pas au lecteur non spécialiste, pas plus que les maigres cartes produites *in fine*. S'il s'intéresse à la religion, si importante pour les Romains, il sera frustré par les brèves remarques de la p. 24 (cf. p. 61) sur *religio*, *pietas* et *fides* et devra s'informer ailleurs pour aborder les aspects religieux concernant la ville (P. Gros), l'art (G. Sauron), la culture (H. Inglebert). La période archaïque est traitée par prétérition. G. Dumézil, A. Carandini ou T. Cornell (sauf Dumézil en PRO[cessus de romanisation] 84 !) sont donc absents de l'imposante bibliographie, marque de la collection, qui ouvre le volume <sup>1</sup>.
- 3 Disons-le sans détour : on ne saurait imaginer présentation plus malcommode et moins adaptée à son objet. Les numéros des titres sont précédés d'initiales codées : MON =

« Monde romain et civilisation romaine », PAR = « Participation à la romanité », etc. Chaque publication, en général, n'est citée qu'une seule fois. Lecture naïve : Dumézil n'a parlé de religion romaine que pour dénoncer des « comparatismes anachroniques » (p. 428) ; Marrou [CU 94] a commis une *Histoire de l'éducation* totalement dépassée à force de simplisme unificateur (p. 348) <sup>2</sup> ; Horden et Purcell, dans leur ambitieux *Corrupting sea* [MON 44], ne traitent que de la diversité des climats péri-méditerranéens (p. 41). On voit l'aplatissement produit par ces listes répondant à des références cursives : comme sur la « Toile », l'important y côtoie l'anecdotique, le durable l'éphémère <sup>3</sup>... Cependant qu'un Syme, un Momigliano sont oubliés.

- 4 L'essentiel réside dans la deuxième partie (« Approches thématiques », p. 113-418), avec ses quatre chapitres – puzzle dans le puzzle – sur le droit, la ville, l'art et la culture. La première partie fourmille de considérations disparates, rassemblement de fiches souvent utiles, sur la périodisation, la « civilisation » envisagée sous des angles successifs et un peu répétitifs et – à l'occasion – l'économie (p. 48-60). L'intention est en elle-même fort louable : des « romanistes » français, renouant avec la tradition fondée par H.-I. Marrou, ne laissent plus aux hellénistes l'exclusivité du questionnement historique et historiographique, des problèmes de méthode, des interrogations de fond ouvertes sur la longue durée. Ils prennent leurs distances avec le retour, si perceptible, à un néo-positivisme, à un bibliographisme ou à un technicisme exacerbés. Pourtant, la conception du volume fait en partie écran à ce programme. Le premier volet accorde aux débats historiographiques une place qui n'en rend que plus surprenante la limitation de la troisième partie (« Problématiques et débats ») au « processus de romanisation » et aux « participations à la romanité ».
- 5 Du côté des compléments thématiques, pari gagné. Le droit romain échappe ici à l'immobilité d'un monument enfermé dans son splendide isolement. Ce qui ressort, c'est sa diversité et son caractère évolutif, vivant, depuis les formules « performatives » du *ius* archaïque oral jusqu'aux compilations des Codes de l'Empire tardif. Les pages sur la ville font droit aussi bien à la mémoire « mythique » du *sulcus primigenius* (les Vestales, les pontifes appelleraient d'autres remarques sur l'enracinement géo-historique de l'*Urbs*) qu'à la « municipalisation de l'Italie » à la fin de la République, puis au « modèle » des temps impériaux, jusqu'à sa dissolution progressive au IV<sup>e</sup> et au V<sup>e</sup> siècle. La place consacrée à « l'inflexion flavienne » fait espérer qu'un jour soit nommément rendu à Domitien ce qui revient à Domitien (81-96). Les pages sur l'art constituent la brève synthèse en langue française qui faisait défaut. Sur la nécessaire « utilité », la récurrente « historicité » de l'art romain (hommage à R. Bianchi-Bandinelli), mais aussi le caractère souvent énigmatique d'un « art privé » de tradition aristocratique, les emprunts faits à des traditions parfois lointaines, sur l'évolution qui conduit à l'art de l'Antiquité tardive, que de choses dites en peu de pages ! Regrettons d'autant plus la qualité médiocre des illustrations censées illustrer cette évolution (p. 329-333)... Le chapitre « Cultures du monde romain » est plus diffus, plus sinueux, et parfois convenu. Quinze pages pour « la littérature et la rhétorique » (p. 361-375), c'est trop ou trop peu, et bien peu digeste. Mais le développement consacré aux langues de l'Empire, à « l'écrit et à l'oral », à la « démocratisation de la culture » (p. 335-348), débusque les anachronismes et restitue la perspective.
- 6 La dernière partie se fait l'écho des brassages en tout sens des notions ambiguës et souvent mal définies de « romanisation » et de « romanité ». Ces notions, H. Inglebert les relativise dans le temps et les diversifie thématiquement et géographiquement, dans

des chapitres où l'historiographie occupe nécessairement une place dominante, et dont la lecture retiendra les familiers de cette revue <sup>4</sup>. La dimension comparative y trouve une juste place.

- 7 Quelques « compléments » souhaitables : la tradition indo-européenne ; le « filtre » italien et le « cadre » méditerranéen ; la dialectique histoire-mémoire, pour une civilisation dont l'« identité narrative » a toujours été au premier plan ; la structuration progressive de la conscience et de la réalité romaines selon la polarité privé-public (pas uniquement, loin de là, à travers le droit) ; la part des femmes (une demi-page, ici) ; la clarification de termes latins aussi structurants que *pax*, *fides*, *religio*, et de leur reprise en contexte chrétien... En fin de compte, ce qui manque le plus à ce livre, c'est, à quelques heureuses exceptions près, de prendre appui sur la présentation de « cas » concrets jugés significatifs. Des notions abordées de manière trop abstraite gagneraient à des éclairages s'organisant autour de croisements de sources <sup>5</sup>, de mises en scène historiques de personnages, acteurs et/ou témoins <sup>6</sup>, de chaînes d'événements vécus, puis repris dans une mémoire tantôt commune, tantôt disséminée, voire discordante. Pour reprendre la leçon donnée par P. Ricœur relisant la « Méditerranée » de F. Braudel (*Temps et Récit*, Paris, Seuil, I, 1983, p. 289-304), on aurait attendu de cet ouvrage qu'il fit plus souvent craquer le corset d'une collection, en procurant au lecteur la joie et le profit d'un *quasi-récit* <sup>7</sup>.

---

## NOTES

1. Le chapitre sur la ville manque de renvois aux 184 titres de la rubrique URB. Trop de scories formelles pour les références en langues étrangères, un sort spécial étant réservé à l'espagnol.
2. Cf. J.-M. Pailler, P. Payen (dir.), *Que reste-t-il de l'éducation classique ? Relire " Le Marrou"*, Toulouse, PUM, 2004
3. Pourquoi faire un sort aussi généreux aux ouvrages publiés depuis quinze ans à l'occasion des programmes de CAPES et d'Agrégation " français ? La plupart peuvent difficilement passer pour des travaux de recherche.
4. Sur la romanisation perçue au filtre de la colonisation/décolonisation moderne (P. 421-428). Cf. D. Raynal, *Archéologie et histoire de l'Afrique. Uppenna I. Les fouilles 1904-1907* (Toulouse, PUM, 2006)
5. Les maigres observations sur "l'archéologie" (p. 11, 428) lui prêtent une vision trop réductrice et "particulariste" de l'histoire. Les implications de la notion de "civilisation matérielle" ne sont qu'effleurées. Ces réticences s'harmonisent mal avec le chapitre sur la ville, nourri d'archéologie, de terrain.
6. Sources textuelles : certes, *La Civilisation romaine* de P. Grimal est trop "littéraire" et sa chronologie trop "étroite" (p.10-11), mais que dire de la représentation éclatée, ici, de témoins comme Polyde, Tite-Live, Strabon, Tacite, Tertullien, Eusèbe, Ammien Marcellin ?
7. *L'empire gréco-romain* de P. Veyne (Paris, Seuil, 2005) fournit un point de comparaison.

---

## AUTEURS

**JEAN-MARIE PAILLER**

Université de Toulouse II – Le Mirail

pailler@univ-tlse2.fr